

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°27 – juillet/août 2010

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2010

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

RULMAN MERSWIN, les neuf Rochers¹

« Ô grâce très abondante, qui me fit présumer / De planter mes yeux dans le feu éternel » (Dante, *Paradis*, XXXIII, 82-83)

Dans *Le Livre des neuf Rochers* de Rulman Merswin, écrit à Strasbourg en 1352, il est question d'une montagne immense, formée de neuf rochers élevés, placés les uns sur les autres, jusqu'au sommet (le neuvième rocher). A ses pieds, le monde terrestre s'étend, avec ses rivières nombreuses où nagent quantité de poissons, depuis le pied de la montagne jusqu'aux mers extrêmes qui bordent la terre. Lorsqu'ils les atteignent, ils font demi-tour, reviennent au pied de la montagne et – s'ils n'ont pas été attrapés dans les filets avec lesquels on cherche de les capturer tout au long de leur pérégrination – tentent de remonter, comme le feraient des saumons, le premier rocher. Ces poissons sont les âmes qui cherchent à revenir à leur origine, en accomplissant l'ascension céleste des neuf rochers. Une première fois, ils se sont élevés au-dessus du monde terrestre en atteignant le premier rocher, ils sont alors sur le chemin qui les mènera à leur origine, – non sans danger de retomber sur la terre – couverte d'un immense filet où le démon retient les hommes et les empêche de se délivrer de leur condition. Toutefois, ce n'est qu'au troisième rocher qu'ils s'affranchissent vraiment du monde terrestre – ce troisième rocher symbolise l'état primordial. A ce point, d'une part ils ont renoncé à leur volonté propre pour se soumettre à la seule volonté divine, d'autre part, ils acceptent pour maître spirituel un Ami de Dieu. Telle est d'ailleurs le sens de cette ascension : l'homme ne progresse de rochers en rochers, dans des difficultés sans nombre, qu'en renonçant à sa volonté propre, y compris à ses ambitions spirituelles, qu'elles lui soient connues ou inconnues. C'est pour cette raison que sans maître spirituel, sans un Ami de

¹ Une traduction inédite du *Livre des neuf rochers* – dont August Jundt disait qu'elle lui paraissait « une des plus grandes créations que le mysticisme allemand ait produites au moyen âge » – paraîtra au printemps prochain aux éditions Arfuyen

Dieu à qui il s'en remet « en lieu et place de Dieu », l'ascension prend fin, avant le neuvième rocher.

Sur ce neuvième rocher, demeurent les véritables Amis de Dieu, qui sont aussi dans la spiritualité de Rulman Merswin, des intercesseurs, saints apotropaïques, dont la prière retient la colère divine qui s'abattrait sur la Chrétienté si le Fils (l'Amour) n'intercédaient pas auprès du Père (la Colère). On rencontre ici un thème que l'on retrouve chez Jacob Boehme.

Le premier rocher, c'est le « sommet du purgatoire » (selon Dante), mais aussi une contrée d'où l'on peut retomber jusqu'au pied de la montagne. D'une part, ils sont délivrés de l'immense filet qui recouvre la terre et par lequel Lucifer retient les hommes captifs et incapables de s'élever vers leur origine, mais d'autre part, ils sont empêchés de s'élever au-delà de ce rocher, parce qu'ils se satisfont de la vie médiocre (d'un point de vue spirituel), qu'ils mènent. Le neuvième rocher, c'est le sommet – le paradis céleste – d'où l'âme peut recevoir la grâce de « regarder dans l'Origine », autrement dit dans le Principe : la Dêité ou la sainte Trinité. Entre ces deux rochers, toute l'ascension céleste de l'âme vers son origine, figurée par le lac au sommet de la montagne où se tiennent les âmes une fois créées, avant de descendre sur la terre.

Entre ces deux rochers s'étagent sept rochers, toujours plus élevés et d'un accès plus périlleux, dont les sommets apparaissent toujours plus vastes et agréables, et leurs habitants toujours plus aimables et lumineux. Toutefois, le combat reste le même sur chaque rocher, entre l'homme qui prétend s'élever jusqu'au rocher supérieur et le démon qui cherche à le retenir de toutes les manières possibles, chacune en rapport avec son degré d'élévation spirituelle.

L'Origine, dans *Le Livre des neuf Rochers*, pourrait signifier « la condition de l'âme en Dieu avant sa création ». Elle est le Principe, en effet, vers lequel les âmes retournent après avoir quitté le lac où elles ont été créées, d'où elles se sont jetées pour tomber sur la terre, au pied de l'immense montagne cosmique qu'elles auront à gravir cette fois, de rochers en rochers, jusqu'au neuvième, avant de retrouver leur origine.

A un petit nombre d'entre elles, il sera donné dès cette vie de plonger ses regards dans l'Origine.

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES *AMIS DE DIEU*

Après l'édition dans les précédents *Cahiers* d'un article de Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », paru dans *La Revue d'Alsace*, en 1856, nous poursuivons la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland avec des extraits de la thèse d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.

LES

AMIS DE DIEU

AU QUATORZIÈME SIÈCLE

La conversion de Rulman Merswin.

A l'époque où l'Ami de Dieu de l'Oberland soumettait à sa direction spirituelle le « maître de la sainte Écriture », vivait à Strasbourg un riche banquier nommé Rulman Merswin². La famille à laquelle il appartenait faisait partie de la maison féodale de l'évêque, et avait accès pour ce motif à un certain nombre de



2

Merswin signifie Dauphin. Les armes de la famille, conservées entre autres dans le *Grand mémorial allemand* et reproduites parmi les armoiries de la noblesse d'Alsace dans l'*Alsace noble* de M. Lehr, portaient de gueules à écu d'or chargé d'un sanglier de sable.

charges réservées aux seuls feudataires épiscopaux (*ministeriales*). Son parent et contemporain Jean Merswin était burgrave, c'est-à-dire fonctionnaire préposé par l'évêque à la garde de son palais, avec droit de juridiction sur les tribus des artisans. Lui-même était « monnayeur » et s'occupait principalement du change de l'argent ; il était donc membre de l'importante corporation des monnayeurs, composée exclusivement de feudataires épiscopaux, et qui seule avait alors le droit de pratiquer le change. La famille des Merswin occupait de la sorte un rang très élevé dans le patriciat de Strasbourg, ou comme on disait alors, de la bourgeoisie³, par opposition aux corps des métiers ; elle confinait à la noblesse, à laquelle la rattachaient des alliances matrimoniales et dont elle ne tarda à partager les privilèges⁴.

Rulman Merswin était né vers la fin de l'année 1307⁵. Doué d'un caractère facile et agréable, il se plut fort dans la société mondaine à laquelle son rang lui donnait accès, et sut gagner l'estime et l'affection de tous ceux avec qui il entra en rapport. Il perdit de bonne heure la « belle et charmante jeune femme » qu'il avait épousée, et se remaria avec la fille d'un pieux chevalier, Gertrude de Bietenheim, qui vécut jusqu'en 1370. Il fit toujours preuve, dans la gestion de ses affaires commerciales, « d'une conscience vigilante et d'une grande crainte de Dieu ».

Vers l'automne 1347, quand il eut atteint sa quarantième année, il quitta le négoce, « donna congé » au monde et aux agréments de la vie sociale, et se consacra entièrement à Dieu dans l'intention d'expier ses péchés. Il n'avait pas eu d'enfants jusque-là ; du consentement de sa femme, chrétienne simple et pieuse, mais « dépourvue de la lumière de la grâce », il se voua pour le reste de ses jours au célibat. Ce n'est toutefois pas sans grandes luttes intérieures qu'il prit et exécuta la résolution de renoncer au monde, car « il avait trouvé grand plaisir aux joies de la vie terrestre ». Le 11 novembre de la même année, le jour de saint Martin, il eut une première extase qui l'affermirait dans ses nouveaux sentiments.

³ Jean Merswin figure en qualité de bourgeois parmi les signataires de la jurande de 1371. Rulman Merswin se donne lui-même à plusieurs reprises le titre de bourgeois.

⁴ Le « chevalier » Nicolas Merswin fut quatre fois stettmeister de 1398 à 1418 ; Jean Merswin devint sénateur en 1446 et stettmeister en 1450. Les stettmeisters Adam et Jean Huffel épousèrent des Merswin. Les nobles seuls pouvaient arriver à Strasbourg aux fonctions de stettmeister, les plus élevées de la république.

⁵ Il avait 74 ans quand il mourut le 18 juillet 1382, et 40 ans quand il se sépara du monde vers la fin de l'année 1347. Sa naissance tombe donc dans la seconde moitié de l'an 1307.

Pendant qu'il se promenait vers le soir dans son jardin, il se prit à réfléchir « à la fausseté du monde infidèle et trompeur, qui récompense d'une fin bien amère ceux qui le servent » ; il songea à l'amour immense que Dieu lui avait témoigné par sa mort douloureuse et à la tiédeur de son propre amour envers le Seigneur ; il se rappela les années de sa vie antérieure, « qu'il avait dépensées d'une manière bien inutile et bien folle ». Alors il sentit naître en lui un profond repentir de son existence passée et une haine violente de sa libre volonté, par le moyen de laquelle il avait perdu tant d'années à la recherche des joies de ce monde et s'était couvert de culpabilité devant Dieu ; il invoqua la miséricorde infinie du Seigneur et fit vœu de renoncer désormais à l'exercice de sa libre volonté et de s'abandonner entièrement à Dieu. Pour inaugurer sa nouvelle existence par un sacrifice extérieur, il promit à Dieu d'employer à son service tout l'argent comptant qui pourrait encore lui échoir. Au même instant une lumière radieuse l'enveloppa, et il éprouva la sensation d'être entraîné à travers les airs tout à l'entour de son jardin. Quand ce ravissement fut passé, il sentit en lui une félicité inexprimable et des forces spirituelles inconnues auparavant ; un immense amour de Dieu envahit son cœur ; des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux.

Sa conversion était commencée. Elle devait se prolonger pendant quatre années, dont trois de luttes et de souffrances intérieures, jusque vers le printemps de l'année 1352⁶.

Pendant la première année, il se livra avec une ardeur extraordinaire aux pratiques de l'ascétisme. L'amour de Dieu qui le remplissait avait éveillé en lui une haine très vive de son corps et du monde. Il s'infligea de si durs traitements qu'il en devint malade et qu'il pensa mourir. « A la même époque, raconte-t-il (c'est-à-dire au commencement de l'année 1348, alors que les pratiques de l'ascétisme l'avaient déjà rendu malade), je pris Tauler comme confesseur. A me voir si faible il devina le secret de mes exercices douloureux et me recommanda de m'en abstenir jusqu'à une époque déterminée. Je lui obéis ; mais quand le temps prescrit fut passé, je les repris. En effet, Dieu faisait parfois surgir devant mon esprit, par l'intermédiaire du diable, tous les péchés que j'avais commis, ceux que j'avais oubliés comme ceux dont j'avais gardé le souvenir ; il naissait alors en moi une haine si violente de mon corps, que je saisisais des verges de fer, et qu'après m'être frappé jusqu'au sang, je répandais du sel sur mes blessures ». Il en vint

⁶ Il importe de faire remarquer au sujet de ces quatre années, que Rulman Merswin les termine lui-même vers le printemps de l'année 1352, puisqu'il place encore dans la quatrième année la rédaction de son *Livre des neuf roches*.

également à détester tellement le monde, que si Dieu le lui avait permis, il eût abandonné sa femme et ses biens et se fût rendu dans un bois pour y vivre en ermite, « tant le monde m'était devenu une croix ». Ne pouvant réaliser ce vœu, il n'eut plus d'autre souhait que d'être affligé par Dieu de quelque maladie qui l'eût débarrassé du fardeau de la vie terrestre. De grandes tentations vinrent également l'assaillir pendant cette première année. « Dieu permettait au diable de balayer l'intérieur de mon âme, afin qu'il pût demeurer en moi, car il aime demeurer dans l'homme qui prend sur lui sa croix et qui le suit sur le chemin de la souffrance. Je me soumettais de grand cœur à ces épreuves, et laissais Dieu accomplir en moi sa très chère volonté. Le Seigneur venait alors à mon secours par les dons joyeux de sa grâce ; il éclairait mon intelligence et me faisait comprendre qu'il fallait qu'il en fût ainsi si je voulais marcher sur ses traces. » C'est surtout quand il prenait le sacrement de la cène qu'il recevait en partage « des grâces surnaturelles, des joies exubérantes qui dépassent tout entendement ». Dans cette disposition d'esprit, les circonstances les plus ordinaires pouvaient devenir pour lui l'occasion de ravissements célestes. C'est ainsi que la vue de son sang, chaque fois qu'on lui pratiquait la saignée, lui rappelait le sacrifice de Christ ; il s'évanouissait, et l'on avait grand-peine à lui faire reprendre ses sens. La seule tentation qu'il mentionne explicitement pendant cette première année, est une tentation « fort maligne » de concupiscence qui le surprit une nuit au moment où il allait réciter matines. Il eut beau invoquer à genoux l'aide de Dieu, se rendre à l'église et implorer le secours de la Vierge, parcourir un livre d'édification sur les souffrances du Seigneur, le mal ne diminua pas. Déjà il avait pris la résolution d'aller se distraire en conversant avec les gens du peuple, quand il s'aperçut que son corps était enflé et qu'il ne pouvait faire un mouvement. Il se soumit donc en toute patience et résignation à la volonté divine. Le lendemain au soir il entendit une voix qui lui dit : « Rulman, lève-toi, et que ton cœur se réjouisse ! » Il se leva plein de joie ; toute souffrance avait disparu. Aussitôt il se rendit à la cathédrale et remercia Dieu et la Vierge du bien qu'ils lui avaient fait. « Dieu, ajoute-t-il, joua ce jeu d'amour bien souvent avec moi pendant cette première année. »

Le Seigneur joua bien souvent encore ce « jeu d'amour » avec lui pendant les deux années suivantes « dans lesquelles tombe l'année du jubilé romain ». Les grandes tentations « impures, infernales, dépassant toute intelligence et dont il serait dangereux de parler », continuèrent à l'assaillir. Il en devint si malade que sa famille ne lui permit pas de faire le voyage de Rome quand il en manifesta l'intention, et qu'il ne supporta plus de s'agenouiller, de

s'infliger la discipline ni de se vêtir du cilice. Dieu ne lui permit pas de raconter à qui que ce fût les tourments qu'il éprouvait ; il dut les porter tout seul, sans trouver de consolation « ni dans le temps ni dans l'éternité ». Le doute religieux le fit également beaucoup souffrir. Il se demanda entre autres comment les trois personnes de la Trinité pouvaient coexister dans l'unité de la « nature » divine. L'incertitude sur cette question le tourmenta longtemps ; il ne douta bientôt plus qu'il ne devînt un jour, à cause de son incrédulité, « un éternel tison d'enfer » : et cependant l'amour de Dieu était si puissant en lui, qu'il éprouvait le besoin de demeurer fidèle au Seigneur et de continuer à l'aimer, quelque dût être son sort dans l'autre monde. Il se trouvait dans cette angoisse quand un jour, pendant qu'il écoutait un sermon, il eut un ravissement. Il vit une grande pierre carrée dans laquelle étaient sculptées trois formes humaines ; au-dessus d'elles étaient écrits ces mots : Père, Fils, Saint-Esprit ; et il lui fut dit : « Il te sera facile désormais de croire en la Trinité, car tu as vu trois personnes qui possèdent en commun la nature de la pierre, alors qu'il n'y a cependant qu'une seule pierre ». Revenu à lui, il sentit que sa foi venait de recevoir une force et une lumière extraordinaires ; à partir de ce jour, il n'éprouva plus la tentation de l'incrédulité.

La quatrième année marqua pour lui le commencement d'une tout autre existence. Les tentations douloureuses disparurent, la santé physique lui fut rendue, et avec elle revinrent les joies de la vie spirituelle. « Le Seigneur vint à mon secours avec sa grâce et sa miséricorde infinies. Il m'enleva toutes mes souffrances de manière que j'en perdis entièrement le souvenir ; je redevins fort et bien portant comme si je n'avais jamais été malade. Les trois vertus chrétiennes, la foi, l'espérance et la charité, s'accrurent grandement en moi. J'éprouvai joies sur joies. Rien de ce que le Seigneur avait créé dans le temps et dans l'éternité ne pouvait me réjouir ; je n'étais consolé que lorsque le Seigneur mon époux me consolait lui-même. La sublime fête de la consolation surnaturelle revenait tantôt tous les quinze jours, tantôt toutes les semaines, parfois plus souvent encore. Dans les intervalles, j'éprouvais bien le désir de la voir recommencer ; mais je m'effrayais fort de ce souhait et je le refoulais aussitôt, pénétré du sentiment de mon indignité ». La reconnaissance dont son cœur débordait, et qui demandait à s'affirmer par quelque acte extérieur, lui fit désirer de recevoir de Dieu quelque nouvelle souffrance ; volontiers il serait allé prêcher la foi chrétienne aux infidèles et recevoir d'eux le baptême du martyr en l'honneur de la mort du Seigneur. Son intelligence avait été si puissamment éclairée de la lumière surnaturelle du Saint-Esprit,

qu'il était capable de reconnaître la situation religieuse dans laquelle se trouvait un homme rien qu'à le regarder.

Enrichi des trésors de la grâce divine, il ne sut pas toujours réprimer en lui, autant qu'il l'aurait dû, tout mouvement d'orgueil spirituel ; il lui arrivait parfois de porter sur son prochain des jugements peu charitables. « Quelques œuvres merveilleuses que Dieu accomplît en moi, il restait au fond de mon âme une tache que mon divin époux seul connaissait et dont il me délivra d'une manière bien étrange. Un ami me conduisit un jour hors de la ville devant un égout fangeux et me demanda si je croyais qu'il fût possible de purifier cet emplacement et d'y bâtir une demeure. Je répondis que cela était possible. Rentré chez moi, j'entendis, au moment de faire ma prière, une voix irritée qui me dit : « Tu as pensé qu'on pouvait tirer bon parti d'un endroit infect : pourquoi en serait-il autrement de ton prochain aux yeux de Dieu ? Au lieu de considérer ton semblable de la hauteur où t'a placé la grâce divine et de le voir tel qu'il se tient actuellement devant Dieu couvert de péchés, ne devrais-tu pas le considérer tel qu'il pourra devenir un jour par son libre arbitre s'il veut se tourner vers le bien, et voir en lui dès maintenant une demeure pure et saine dans laquelle Dieu peut habiter ? » Cette leçon d'humilité et de charité ne devait plus sortir de sa mémoire.

[Suite au prochain numéro]



Henri de Nœrdlingen⁷

Henri de Nœrdlingen, mystique du XIV^e siècle, un des chefs des *Gottesfreund* (amis de Dieu), nous est connu par sa liaison avec Christine et Marguerite Ebner. En 1332, maister Heinrich ou her Heinrich von Nœrdlingen était curé de son endroit natal, où il dirigeait la vie intérieure d'un cercle de femmes et se trouvait en relation orale et épistolaire, comme directeur spirituel, avec un grand nombre de religieuses des couvents circonvoisins. Beaucoup de personnes séculières des deux sexes le reconnaissaient pour leur ami spirituel et leur directeur. La querelle survenue entre le pape Jean XXII et Louis de Bavière, à cause de l'interdit, le força, en

⁷ Cf. *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n°26.

1335, d'interrompre ses travaux spirituels. Il alla à Avignon et y séjourna deux ans. Après son retour en Allemagne, l'abbé de Kaisheim lui confia la paroisse de Fessenheim. Mais l'empereur, à la diète de Francfort, en 1338, ayant défendu sous des peines très sévères, d'adhérer à l'interdit, Henri quitta sa patrie, traversa Constance, passa par Kœnigsfeld, où il prit conseil auprès de la reine Agnès et arriva à Bâle. Dans cette ville où l'interdit était rigoureusement observé, il rencontra Tauler qui avait fui Strasbourg pour rester fidèle au Saint-Siège. Celui-ci obtint pour lui une place à l'hôpital et la permission de travailler dans le saint ministère.

Occupé sans relâche, il prêcha jusqu'à deux fois par jour. Bientôt, une foule de personnes de tout rang, hommes et femmes, des moines et des prêtres séculiers, des nobles et des roturiers, l'entouraient et assiégeaient son confessionnal. Malgré la débilité de sa santé, il resta à Bâle jusqu'en 1349. Deux fois il interrompit ses travaux apostoliques pour aller passer quelques jours à Médingen auprès de Marguerite Ebner. S'étant rendu à Strasbourg, en 1346, où il fit la connaissance du banquier Rulman Merswin, retiré du monde, il déploya un grand zèle dans la prédication et la conduite des âmes. En même temps, il s'occupa activement des Gottesfrünt dont le nombre s'était augmenté à Bâle et qui le reconnaissent comme leur maître et leur directeur ; son zèle mystique s'étendit aussi sur l'abbaye de Lucelle et le couvent des Unterlinden à Colmar. Cependant un ardent désir de se vouer à une vie retirée et contemplative s'étant emparé de lui, en 1349, il se retira à Soultz-sous-Forêt, ce qui affligea beaucoup les « amis de Dieu » de Bâle. La peste qui venait d'éclater, l'engagea à quitter Soultz, et à parcourir le pays en missionnaire. En 1350, il retourna à Nördlingen ; mais sa fille spirituelle et amie, Marguerite Ebner, étant venue à mourir, en 1351, Henri recommença ses courses apostoliques et entra en relation plus directe avec la pieuse Christine Ebner à Engelthal. On ne connaît ni le lieu, ni l'année de sa mort. La vie singulière de ce mystique se révèle dans ses lettres à Marguerite Ebner : ces écrits forment le premier recueil de lettres allemandes que l'on possède et sont de la plus-haute valeur, tant sous le rapport de la psychologie que sous celui de l'histoire de la culture intellectuelle. On a de Henri de Nördlingen une traduction en haut-allemand des *Révélations* de Mechtilde de Magdebourg.

AU THURINGERWALD.

Oh ! dans ce beau pays, au sein de ces forêts,
Au-dessus du vallon silencieux et frais,
Là-bas, sur la colline, à l'écart du village,
Avoir une maison assise sous l'ombrage ;
Un enclos, un jardin, où l'on va chaque jour,
Une femme attentive, et qu'on aime d'amour ;
Des enfans [sic] dont l'on est d'abord le premier
maître,
Et qu'on quitte à regret quand il faut les remettre
A d'autres professeurs dont l'on se sent jaloux ;
Et puis une famille, habitant près de nous,
Riche ou pauvre, le mieux est qu'elle soit honnête,
Et qu'on l'ait bien long-temps réunie et complète ;
Puis sur quelques rayons des livres favoris,
Et du vin réservé pour des hôtes chéris,
Pour les jours de naissance et les grands jours de
fête.
Être prédicateur de village, et poète,
Prêcher religion dans le temple, et le soir
La rêver sous un ciel calme et riant à voir ;
Éclairer les esprits, adoucir les souffrances,
Joindre ces deux penchans [sic] et ces deux
existences,
Le profane au sacré, l'idéal au réel,
Et faire chaque jour son chemin vers le ciel...

Hélas ! si l'on pouvait avoir ce qu'on envie,
Je voudrais bien aller prendre une telle vie.

Xavier Marmier⁸.

⁸ Le jeune Xavier Marmier qui fut le premier traducteur de Novalis en France est sans doute (avec Henri Blaze de Bury) le plus *romantique allemand* des poètes français du 19^e siècle. Ce poème parut en 1833, dans le tome XV de la *Nouvelle Revue germanique*.

MANOU

Traduction réalisée par Louis Jacolliot, en 1876, « sur les manuscrits tamouls des pagodes de Vilnoor et Chelambrum, dans le sud de l'Indoustan, collationnés sur le texte sanscrit ».

MANAVA — DHARMA — SASTRA

LIVRE PREMIER.

LA GENÈSE.

Il [l'Être suprême] produisit d'abord la troupe des dévas⁹, mandataires sans cesse agissants de sa pensée, puis la foule des génies invisibles, et enfin la prière et le sacrifice, souvenir du commencement de toutes choses.

Du feu, du soleil et de l'air il tira, comme règle suprême du sacrifice, les trois livres immortels du Véda, le Rig, — l'Yadjous, — le Sama, émanation de sa pensée révélée.

Et il créa le temps et ses divisions, les constellations, les planètes, les mers, les fleuves et les terrains accidentés par les montagnes et les plaines.

Il créa aussi, car tout devait émaner de lui, la parole, la dévotion austère, les vertus et les vices, et il créa la volonté.

Pour la volonté il permit à l'âme humaine de distinguer, parmi des actions, le juste de l'injuste, et toute créature fut soumise à la souffrance et à la joie, qui sont les deux choses opposées.

C'est avec les particules périssables, émanées des cinq éléments qui composent la forme manifestée du grand Tout, que tout a été formé.

⁹ Dévas, — sortes de demi-dieux agissant sous la direction de l'Être suprême.

Tout être qui a reçu dès la création une fonction du maître souverain, l'accomplit fatalement à chaque renaissance successive¹⁰.

Les qualités qui lui ont été spécialement départies, la bonté ou la cruauté, la douceur ou la barbarie, le culte de la vérité ou l'hypocrisie, vertus ou vices, d'elles-mêmes s'emparent de lui chaque fois.

Ainsi que les saisons reviennent périodiquement prendre leur cours, de même les êtres animés exercent toujours les fonctions qui sont de leur nature.

La suprême essence manifestée, pour perpétuer l'espèce humaine, tira de sa bouche le brahme, de son bras le xchatra, de sa cuisse le vaysia, et de son pied le soudra¹¹.

¹⁰ C'est la doctrine de la transmigration des âmes ou métempsychose.

¹¹ Les interpolations sacerdotales, dans le Vriddha-Manava, s'accroissent de plus en plus.

La société védique portait sans le savoir dans son sein un germe fatal qui devait la transformer et la conduire peu à peu, par l'exploitation de l'idée de Dieu à l'esclavage le plus complet sous le sceptre de ses prêtres.

Lorsque la réunion de plusieurs familles ayant un auteur commun a donné naissance à la tribu, à la peuplade, les cérémonies du culte, des sacrifices, la garde des traditions sacrées sortirent des attributions du père de famille, pour être confiées à une classe spéciale d'hommes, qui reçurent le nom de brahmes, c'est-à-dire serviteurs de Brahma.

Les brahmes épars dans les villages formant autant de sociétés indépendantes qu'il y avait de temples à desservir, ne tardèrent pas à se réunir, à se discipliner, et, grâce à l'empire qu'ils avaient acquis sur le peuple par leurs austérités et leurs vertus, à s'emparer de la direction civile, politique et religieuse de l'Inde entière.

En abrégant le Livre de la Loi, ils firent intervenir Brahma, pour donner à l'établissement des castes une origine divine.

Chaque homme, et ce fût la règle inflexible, ne put, ni pour service rendu, ni pour action d'éclat, ni pour tout autre motif, sortir de la caste où il était né, et, dès lors, nulle ambition ne venant l'agiter, nul espoir d'une situation meilleure n'étant offert comme stimulant à son énergie, l'Indou, dont chaque pas, chaque mouvement, de la naissance à la mort, fut compté, réglementé par des habitudes et des lois, se plongea dans cette vie de rêve, de superstitions religieuses et de fanatisme qui est encore celle qu'il mène aujourd'hui et qui lui fait repousser tout changement comme un mal, tout progrès comme un crime.

Les brahmes se préparèrent ainsi une nation facile à gouverner. Longtemps, sous leur direction habile, fleurirent les sciences, les arts et les lettres, mais le jour où leur pouvoir fut menacé par les insurrections du dehors, Ils furent impuissants à galvaniser pour la lutte ce peuple dont ils avaient fait un troupeau d'esclaves.

Les lois fatales de l'histoire nous montrent toujours l'invasion et la ruine à la suite du despotisme.

L'Inde est morte de ce sloca de Manou que nous étudions, et elle attend un réveil qui ne viendra jamais, car l'Angleterre achève l'œuvre des brahmes.

L'Égypte, la Grèce, la Judée, Rome même conservèrent longtemps ces

Or, ayant divisé son corps en deux parties, Nara, l'esprit divin, devint moitié mâle et moitié femelle, et en s'unissant à cette partie femelle – l'immortelle déesse Nari – il engendra Viradj.

Et sachez, illustres brahmes, que ce code de lois a été produit au milieu des dévotions austères par le divin mâle Viradj.

Au milieu des sacrifices, Viradj produisit d'abord les dix pradjapatis, seigneurs des créatures qui sont :

Maritchi, – Atri, – Angiras, – Paulastya, – Poulaha, – Cratiu, – Prachetas, – Vasichta, – Brighou, – Narada.

A leur tour, ces personnages puissants¹² engendrèrent les sept richis primitifs¹³, les génies du ciel d'Indra et les puissants maharchis.

Puis ils créèrent les yakchas, les rākchasas, les pisâtchas, les gandharbas, les apsaras, les asouras, les nagas, les sarpas, les souparnas et les pitris ancêtres du genre humain¹⁴.

La foudre, les éclairs, les nuages, l'arc d'Indra, avec mille couleurs¹⁵, les météores, les bruits surnaturels des cieux, les comètes et les diverses étoiles,

Les kinnaras, les singes, les poissons, les oiseaux de toutes espèces, les animaux sauvages et domestiques et les fauves à la dent double,

Les vers, les sauterelles, les mouches, les punaises, les poux, les moustiques et tous les corps inanimés.

C'est ainsi que les sages magnanimes développèrent, par la prière et les sacrifices, tous les êtres mobiles et immobiles dont Viradj avait créé les espèces.

Sachez maintenant, quelles sont les fonctions assignées à tous les êtres différents et comment ils naissent et se reproduisent.

Les animaux domestiques et sauvages, les fauves aux dents doubles, les demi-dieux et les héros sont conçus dans une matrice.

Les oiseaux, les poissons, les crocodiles, les tortues, les serpents et tous les animaux de la terre et de la mer qui se rattachent à ces espèces naissent d'un œuf.

divisions de castes qu'elles tenaient de leurs ancêtres des bords du Gange.

¹² Les pundits du sud de l'Inde ne sont point d'accord sur la signification exacte à donner à ce sloca ; d'après l'opinion la plus générale cependant, ces dix pradjapatis ou seigneurs des créatures seraient dix chefs de dynasties antédiluviennes.

¹³ Sept chefs de dynasties postdiluviennes.

¹⁴ Les pitris sont les mânes des ancêtres du genre humain, la lune est leur demeure ; dans les repas funéraires ou sraddhâ on leur consacre toujours un gâteau ou pinda.

¹⁵ L'arc-en-ciel.

Le moustique au dard acéré, les mouches, les punaises, les poux et tous les insectes de même nature, sont les produits de l'air et de l'eau échauffés par la chaleur¹⁶.

Toutes les plantes, herbes, arbrisseaux, arbres qui produisent des graines, des fleurs ou des fruits, soit qu'ils meurent chaque année, en donnant leur produit, soit que leur vie soit plus longue et se régénèrent périodiquement par la sève, viennent du germe d'une graine.

Les différents genres d'arbres, d'arbrisseaux, de buissons, qu'ils portent des fleurs ou des fruits, ou seulement des fleurs, se reproduisent également par rameaux.

Placés aux échelons inférieurs de la vie par leur conduite dans des existences antérieures, tous ces êtres, pourvus de formes variées, possèdent une conscience rudimentaire, et ressentent la sensation du plaisir et des peines.

C'est ainsi que Brahma a établi, du végétal à l'homme, et de l'homme à l'essence primordiale, la série des transmigrations. Ce monde périssable se renouvelle et se transforme sans cesse par la destruction.

Après avoir créé l'univers et donné de code de lois pour la direction des êtres aimés, le Maître souverain, qui s'est manifesté dans l'œuf d'or, retourne s'absorber dans l'Âme universelle¹⁷ lorsque la fin des transformations créatrices est arrivée.

Dès que le Dieu créateur sort de son repos, l'univers recommence son évolution ; dès qu'il se rendort, l'univers tombe dans la dissolution.

Tant que dure ce sommeil du germe des germes qui s'absorbe dans l'Âme suprême, les principes de sensation et d'intelligence, les particules matérielles et celles qui composent l'immatériel se désagrègent et se dissolvent dans l'essence universelle.

Tous les êtres perdent leurs forces d'attraction, leurs formes, leurs fonctions, et les organes des sens sont comme s'ils n'existaient pas.

Lorsque le créateur souverain de nouveau se manifeste, tous les types, toutes les formes qui existent de toute éternité en lui reprennent la forme visible, et la semence universelle de nouveau reprend partout la vie universelle.

¹⁶ D'après les pundits indous, les milliers d'insectes qui peuplent les airs, les eaux et la terre, sont le produit de la génération spontanée.

¹⁷ Brahma manifesté, c'est-à-dire sortant de son repos, préside à la création ; ce temps représente sa période d'action, son *jour* pendant lequel la nature entière vit et se transforme. Quand il s'absorbe dans l'Âme universelle, ce temps représente sa période de repos, et la nature se dissout.

Ainsi, en s'absorbant dans sa pure essence et se manifestant alternativement, le souverain maître révèle à la vie ou rejette dans le repos de la dissolution tous les êtres animés ou inanimés de cet univers.

C'est lui qui, dès le commencement des choses, a exprimé de sa sagesse ce code immortel de lois, et il me l'enseigna pour que j'instruise les riches et les saints personnages.

Je l'enseignai moi-même à Brighou ; écoutez ses paroles, il vous le fera connaître en entier¹⁸.

Ainsi appelé par Manou, le maharshi Brighou s'approcha avec respect, et le souverain maître ayant disparu, il regarda les riches, sourit avec bonté et leur dit : écoutez...

[Suite au prochain numéro]

¹⁸ Manou est essentiellement un livre de révélation.

D'après la théologie brahmanique, lorsque le divin Pouchoura, ou mâle céleste, eut achevé la création il donna aux hommes ce code de lois pour leur direction civile et religieuse. Dans ce cas le nom de Manou, qui signifie *homme*, indique la forme visible, que prit le créateur pour se manifester.

C'est dans ce sens de homme Dieu que les ouvrages les plus anciens de l'Inde, le Rig-Véda entre autres, emploient ce nom de Manou.

Dans ce dernier ouvrage notamment, cette expression que l'on rencontre souvent dans des hymnes : « Les brahmes enfants de Manou » signifie les prêtres serviteurs du Dieu manifesté ; cette autre : « les enfants de Manou » doit être interprétée ainsi : l'humanité.

C'est donc à tort que certains indianistes ont prétendu que le Rig ne faisait jamais mention de Manou auteur de ce code de loi.

C'est bien au Manou du Rig, au Dieu créateur que les brahmes attribuent la révélation de ce livre, de même que la révélation du Pentateuque est attribuée à Jéhovah.

Ce livre primitif, écrit en cent mille slokas, fut donné par Manou à Narada, qui l'abrégea en douze mille vers, Brighou à son tour l'abrégea en quatre mille, et les brahmes, lors de l'établissement des castes en y interpolant cette injustice, le réduisirent à la forme actuelle.

On croit vulgairement en Europe que le Vriddha-Manava, ou ancien Manou, est perdu : il n'en est rien, nous avons tenu cet ouvrage dans nos mains dans la pagode de Chelambrum, mais sans pouvoir en prendre copie.

Les brahmes en effet disent que cet ouvrage fait pour les premiers âges n'existe plus, mais c'est pour n'avoir pas à le livrer. On ne pourra jamais l'obtenir d'eux volontairement ; cet ouvrage, dans lequel on ne trouve aucune trace des divisions des castes, serait la ruine de leur influence s'il était vulgarisé.

LIBRES DESTINATIONS

YEMEN

Le djebel Saber¹⁹



Le lendemain matin, pour plus de sûreté, le cheikh Ahmed ajouta un de ses cousins à ma petite escorte, et nous partîmes de Haguef en montant directement sur le flanc de la montagne par un chemin très escarpé et très fatigant, où nous fûmes plusieurs fois obligés de nous arrêter pour reprendre haleine. Deux heures de cette marche pénible nous conduisirent enfin sur la crête du mont Saber, mais non à beaucoup près sur le point le plus élevé. Auprès de nous était un grand village dont les maisons blanchies à la chaux paraissaient

¹⁹ Connu depuis longtemps pour la richesse de sa flore, et aujourd'hui pour ses plantations de *qat*, le djebel Saber qui surplombe la ville de Taëz, abrite aussi un sanctuaire musulman dédié aux Jeunes gens d'Éphèse, ou de la Caverne, selon le Coran (sourate XVIII), cf. *Aurora*, supplément aux *Cahiers d'Orient et d'Occident*, 4, printemps 2008, part. III.

indiquer la propreté et l'aisance, mais dans lequel je ne voulus pas entrer, préférant continuer ma route, sur laquelle je rencontrai un Arabe armé de son fusil dont la mèche était allumée. Lorsque je lui demandai la cause de cette précaution, il me répondit qu'il était habitant de Taaz, et que, comme il y avait du sang entre lui et le cheikh Hassan, il avait été obligé de fuir sur la montagne à l'approche de ce dernier ; de crainte de surprise, il ne sortait pas sans être préparé à défendre sa vie. Je fus fort heureux qu'il ne pût y avoir entre le cheikh et moi aucun soupçon de parenté ; et après avoir refusé l'offre de la protection de cet homme, je poursuivis ma route, continuant à monter, mais par une pente moins raide, et suivant la crête de la montagne, de manière à voir souvent les deux versants à la fois ; cela me permit de remarquer que la pente méridionale en était mieux arrosée et beaucoup plus fertile et cultivée que la pente septentrionale. Peu de temps après, j'arrivai à un bois d'une espèce de genévrier formant de grands arbres dont l'odeur résineuse me rappela vivement d'autres temps et d'autres lieux ; effet encore augmenté par la vue de beaucoup de plantes de nos champs qui se retrouvaient à cette hauteur où la température était favorable à leur végétation. Parmi ces plantes je remarquai un rubus ou mûrier ronce très semblable à celui de nos haies, et un rosier ou églantier dont le tronc acquiert des dimensions extraordinaires pour un arbrisseau de ce genre ; quelques-uns sur le bord de la route avaient près d'un pied de diamètre.

Au milieu de ce bois est une petite mosquée bien entretenue, bâtie à l'endroit où, selon la tradition des Arabes, est enterré Jethro, beau-père de Moïse, nommé par eux le prophète Shoïb, Nabi-Shoïb.

Je ne pus y entrer, et fus même obligé, pour complaire aux Arabes qui m'accompagnaient, de suivre leur exemple et d'ôter mes souliers, en passant auprès de cet endroit, qu'ils paraissaient respecter beaucoup. De Nabi-Shoïb nous continuâmes à monter par une pente assez douce, et nous déjeûnâmes dans un petit village, au milieu d'un groupe de jolies filles qui me regardaient avec curiosité, et riaient de tout leur cœur de mon costume, de ma tournure et de mes moindres mouvements. Nous dépassâmes ensuite les ruines d'un grand château dont la construction était attribuée par les habitants aux Arabes païens ; et peu avant le coucher du soleil, la fatigue nous obligea à demander l'hospitalité pour la nuit, dans un petit hameau dont les habitants, étant en guerre avec ceux des villages voisins, ne nous reçurent qu'après nous avoir bien examinés à travers les meurtrières ou petites fenêtres dont leurs maisons étaient percées. L'un d'entre eux

consentit enfin à nous recevoir chez lui, et un mouton que j'achetai et fis tuer, cimentait bientôt la confiance.

Les environs de ce petit village étaient bien cultivés, mais les champs ne produisaient que du blé ou de l'orge, le climat, à cause de l'élévation, étant trop froid pour la culture du doura. L'aire à battre le grain était une enceinte circulaire très bien cimentée et très bien entretenue, dans laquelle on battait le blé en le faisant fouler aux pieds par des bœufs non muselés, selon l'ancienne prescription de Moïse. Je remarquai aussi dans ce village un moulin à presser le sésame pour en extraire l'huile ; c'était un vaste cône en pierre, creusé, ayant sa base en haut, dans lequel s'emboîtait un autre cône de pierre de moindre dimension, qu'un chameau faisait tourner au moyen d'une barre transversale : les graines s'introduisaient par le haut, et l'huile s'échappait par une ouverture pratiquée à la pointe.

Après un souper partagé par notre hôte, et une longue conversation dans laquelle il me raconta les guerres de son village, je passai une nuit très froide, au milieu des nuages, sur le toit de la maison, où la crainte des puces m'avait forcé à me réfugier. Ces insectes incommodes, qui n'existent pas dans les plaines, deviennent en effet tellement nombreux quand on s'élève dans les parties plus fraîches des montagnes, que les habitants sont obligés de dormir dans des sacs de toile serrée dont ils ferment l'ouverture sur leur tête, après s'y être introduits tout armés et tout habillés. Il est souvent singulier de les entendre, après qu'ils se sont ainsi renfermés dans une espèce de bourse, continuer pendant des heures leur conversation. Ne pouvant respirer entre de pareils rideaux, et ne pouvant, d'un autre côté, me résigner à être dévoré tout vivant, je préférerais, malgré le froid, dormir en plein air, au grand étonnement de mes hôtes, pour lesquels mon habitude de dormir la tête découverte était aussi singulière que leur usage pouvait me le paraître.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route, et après deux heures de marche à travers un pays tout à fait européen par sa culture et sa végétation, et continuant à monter en suivant de l'ouest à l'est la crête de la montagne, nous arrivâmes à un village nommé Ahl-el-Cahf. Ce nom lui a été donné parce qu'on y trouve une mosquée bâtie, selon la tradition, sur l'endroit par lequel les sept dormants et leur chien, nommés par les musulmans Ahl-el-Cahf, gens de la caverne, sont sortis de celle dans laquelle ils avaient eu un si long sommeil. On montre au bas de la montagne, près de Taaz, l'entrée de leur grotte, et l'on prétend que pour en sortir ils traversèrent toute l'épaisseur de la montagne.

Au milieu d'une plaine couverte de gazon, située auprès du village, il y avait un petit étang ombragé par un grand genévrier, au

bord duquel je m'assis pendant que les Arabes qui m'accompagnaient allèrent faire dans la mosquée leur prière du matin. Pendant que j'étais seul, les habitants du village, fort étonnés de mon apparition, se rassemblèrent autour de moi, et me demandèrent qui j'étais, d'où je venais, et où j'allais. J'eus recours à mon prétexte ordinaire, et leur répondis que j'allais sur le sommet de la montagne chercher des plantes médicinales. Ils me déclarèrent alors qu'ils ne me permettraient pas d'y aller, parce que le Hosn-el-Arous ou château de la fiancée, car tel est le nom qu'on lui donne, était plein de trésors enfouis, et que je venais sans aucun doute pour les enlever. Ne pouvant les convaincre du contraire, je jugeai inutile de discuter avec eux, et, sans leur répondre, je m'occupai à mettre dans des papiers les plantes que j'avais recueillies sur ma route.

Pendant qu'ils considéraient avec étonnement ce que je faisais, l'un d'eux ayant pris mon fusil, je voulus le lui reprendre, et pendant qu'il le retenait et examinait la batterie, dont il ne pouvait comprendre le mécanisme, je le lui fis partir sous la figure. Cela causa un étonnement tel qu'on me laissa tranquille jusqu'au moment où, mes domestiques étant revenus, une vive discussion s'engagea pour obtenir le passage jusqu'au château. Je ne m'en mêlai pas, et restai à peu près indifférent à ce qui se passait ; et cela m'était facile, car j'étais à peu près arrivé au point le plus élevé du mont Saber. Je n'avais plus à espérer de trouver plus haut une végétation différente de celle que j'avais déjà rencontrée, et il n'y avait plus pour moi qu'un motif de curiosité et de vanité satisfaite qui me fit désirer d'arriver jusqu'au Hosn-el-Arous, où jamais Européen n'était parvenu, et sur lequel on débitait des fables merveilleuses.

Après beaucoup de discussions, la crainte du cheikh Hassan, appuyée par l'éloquence d'Ezzé, finit par agir sur les habitants, sur lesquels mon indifférence pour leurs inutiles trésors ne fut pas non plus sans effets, et ils m'accordèrent la permission désirée, à condition que deux d'entre eux m'accompagneraient pour me surveiller ; ce à quoi je ne fis aucune objection. Je partis donc de Ahl-el-Cahf, non sans être suivi par les regards inquiets et sauvages de ses habitants, dont l'un eut la franchise de me dire que si le cheikh Hassan, Bibâs-el-Djebâl, piment des montagnes, comme on l'appelait dans le pays, n'était pas aussi près, il me ferait voir que son fusil pouvait tuer quelqu'un tout aussi bien que le mien.

Grâce à Dieu, il n'en fit pas l'expérience, et je continuai ma route.

Paul-Émile Botta

[Suite au prochain numéro]

DAR EL-SALAM²⁰

Un « centre grec-catholique »

L'initiative du Centre d'Études de Dar el-Salam revint à Louis Massignon et à Mary Kahil – qui, d'après Jacques Keryell, pensait dès 1930 à créer un institut catholique au Caire. Il fut installé dans le presbytère de l'église gréco-catholique Sainte Marie de la Paix. Le premier cycle annuel de conférences fut inauguré en 1940. A partir de 1945, Louis Massignon lui réserva chaque année quelques uns de ses meilleurs textes : « Le symbolisme du jardin arabe », « Mission de la langue arabe dans le monde et ses promesses pour l'avenir de la civilisation », « La Terre sainte et le sens de notre destinée », « Valeur de la parole humaine en tant que témoignage, etc. Le Centre continua ses activités après la mort de Louis Massignon, grâce à l'énergie de Mary Kahil, mais il ne survécut pas à sa disparition en 1979.

**DAR EL-SALAM**

- Voici plus de quinze années que le Centre d'Études de Dar El-Salam s'est proposé d'être au Caire un foyer de rencontres et d'échanges entre l'Orient et l'Occident, entre traditions et valeurs chrétiennes et culture islamique.

Il ouvre en ce carrefour méditerranéen pour se maintenir au cœur du renouveau de la pensée des pays arabes.

La perspective axiale qui se dégage d'année en année oriente ses auditeurs, chrétiens et musulmans, vers la formation d'une élite intellectuelle.

²⁰ Suite du C.R. de Jacques Keryell, *Mary Kabîl, Une grande dame d'Égypte, 1889-1989*, Geuthner, Paris, 2010. Cf. *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n°26.

- Un examen de conscience s'imposait pour faire le point et retracer le chemin parcouru en soulignant les réalisations qui sont devenues un lien entre les esprits les plus divers.

Il s'agit en effet de reconnaître l'héritage oriental, de l'enrichir par des enquêtes à travers les cultures étrangères, par des conférences et des publications.

- A la vérité, ce groupe n'a d'autres règles ni d'autres statuts que ceux que lui inspire ce nom de Dar El-Salam, la Maison de la Paix.

Il n'est pas dressé de liste officielle d'adhérents, ni tenu d'assemblées régulières. Mais une commune recherche de la Parole de vérité unit ses hôtes et anime leur pensée.

Le Caire, 6 janvier 1956.²¹



Le sommaire MCMLIII des *Mardis de Dar el-Salam* (1956) est, parmi d'autres, typique de l'orientation de la revue comme du Centre d'Études. Un texte de Louis Massignon : « La signification religieuse du dernier pèlerinage de Gandhi » (repris plus tard dans *Parole donnée*)²², une longue étude de Louis Gardet : « Culture et

²¹ Plaquette de présentation de Dar el-Salam (16 janvier 1956), avec la liste des conférences prononcées depuis 1940 (Maurice Zundel, Georges Anawati, Serge de Beaurecueil, Roger Arnaldez, René Voillaume, Maurice de Gandillac, Louis Gardet, Bernard Guyon, Gabriel Bounoure, Louis Massignon, etc.), la liste des conférences arabes (Boutros Ghali à propos de la ligue arabe et du Bloc de l'Europe orientale), les éditions : *Mardis de Dar el-Salam*, publiées annuellement depuis 1951 (chez Vrin), Collection des Éditions Arabes, Bulletins périodiques, ainsi qu'une note sur la bibliothèque (près de deux mille volumes), « ouverte aux chercheurs spécialisés dans les études orientales ». (Fonds Jean Moncelon).

²² Dans un N.B., Louis Massignon ajoute : « Du fond de son insuffisance numérique et sociale, la petite sodalité de la « Banalisa », (dont « Dar-el-Salam » abrite précisément les réunions au Caire), s'est décidée, devant les excès

humanisme »²³, deux articles, enfin, le premier de Georges Anawati : « La médecine arabe jusqu'au temps d'Avicenne », le second de Roger Arnaldez : « Controverses théologiques chez Ibn Hazm de Cordoue et Ghazali ».

- Au-delà de ses programmes annuels qui ne sauraient limiter son rayonnement, le Centre de Dar El-Salam ménage à ses hôtes de fructueuses rencontres dans un esprit de mutuelle coopération et dans le sens de la plus haute espérance sous le signe de l'Amitié.



inadmissibles de la répression coloniale contre les musulmans nord-africains, à recourir à l'arme spirituelle du « jeûne privé », les 12 juin, 14 août, 19 septembre 1953, et chaque premier vendredi du mois (depuis le 4 septembre)... »

²³ L'étude aborde successivement les points suivants : « La culture indienne et ses possibilités d'humanisme », « Humanisme musulman », « Exigences d'un humanisme chrétien », « L'homme marxiste », « Affrontement des humanismes » ; et Louis Gardait conclut : « J'en appelle à la connaissance mutuelle et à l'œuvre constructive des humanismes indien, musulman, chrétien, vers une prise de conscience plus nécessaire et plus actuelle que jamais des droits de Dieu et du sens du sacré. Mais ce faisant, je n'entends point parler de quelque « alliance défensive et offensive contre... » Je ne crois pas à la légitimité de semblables positions. Il s'agit plus profondément, et en valeurs positives, d'un libre et commun effort d'enrichissement intrinsèque... »

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

Rulman Merswin, *Les neuf rochers*.

Documents d'Orient et d'Occident

Auguste Jundt, « La conversion de Rulman Merswin », quatrième extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.

Xavier Marmier, « Au Thuringerwald », 1833.

Manou, deuxième extrait, par Louis Jacolliot, Paris, 1876.

Libres destinations

Paul-Émile Botta, *Relation d'un voyage dans le Yémen*, chap. IX, Paris 1880.

Dar el-Salam, Un « centre grec-catholique »

Suite du C.R. de Jacques Keryell, *Mary Kabîl, Une grande dame d'Égypte, 1889-1989*, Geuthner, Paris, 2010.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2010